

## **INFLUENCE ET QUÊTE DE LA SAGESSE CHEZ EPICURE ET LAVELLE**

Juste Joris TINDY-POATY  
*École Normale Supérieure du Gabon*  
*E-mail : [jjtindypoaty@yahoo.fr](mailto:jjtindypoaty@yahoo.fr)*

**Résumé :** Préemptée davantage par la psychologie, la sociologie ou la communication, l'influence est une notion peu courante en philosophie. Nous voulons mettre en relief d'abord son appropriation philosophique par Louis Lavelle ; et ensuite souligner l'importance que ce dernier et Epicure lui accordent dans la conversion à la quête de la sagesse. Cette influence est principalement, et presque essentiellement, celle de l'amitié. En promouvant tous les deux l'influence amicale, Lavelle et Epicure rappellent l'exigence, pour tous ceux qui sont en quête de sagesse, de se rassembler en communauté spirituelle stimulante. Cependant, Lavelle se distingue d'Epicure en considérant l'influence amicale véritable que comme un écho de l'influence divine ou métaphysique.

**Mots-clés :** influence, sagesse, conversion, amitié, Dieu.

**Abstract :** Preempted more by psychology, sociology or communication, influence is an uncommon notion in philosophy. We want to first highlight its philosophical appropriation by Louis Lavelle ; and then emphasize the importance that the latter and Epicure give him in the conversion to the quest for wisdom. This influence is mainly, and almost essentially, that of friendship. By both promoting friendly influence, Lavelle and Epicure recall the need for all who seek wisdom to come together in a stimulating spiritual community. However, Lavelle differs from Epicure in considering genuine friendly influence only as an echo of divine or metaphysical influence.

**Keywords :** influence, wisdom, conversion, friendship, God.

### **Introduction**

Au nombre des philosophes de l'antiquité grecque, Epicure est loin de compter parmi ceux qui ont influencé la pensée de Louis

Lavelle (1883-1951): ce dernier est davantage redevable, par exemple, à Platon, à qui il emprunte l'idée de participation, qu'au maître du « Jardin ». Lavelle voit, d'ailleurs, en Epicure le promoteur d'une philosophie suspecte qui confond la valeur avec le plaisir. « Ce n'est pas seulement Aristippe et Epicure dans l'antiquité qui confondent la valeur avec le plaisir soit sous sa forme immédiate et proprement sensible, soit sous sa forme indirecte et réfléchie » (L. Lavelle, 1951, p. 204), écrit-il.

Pendant, Lavelle reconnaît, dans le même temps, à Epicure le mérite d'avoir su retrouver le chemin de la sagesse, en utilisant justement ce viatique discutable qu'est le plaisir. C'est le sens de sa conclusion dans les lignes qu'il consacre à Epicure dans son *Traité des valeurs* :

On peut observer que peu importe la valeur d'où on part : on est toujours assuré, en raison de la solidarité de toutes les valeurs, en la poussant jusqu'au dernier point, d'atteindre à la fin le sommet de l'échelle des valeurs. C'est ce que montre l'exemple d'Epicure qui, en partant du seul plaisir et en cherchant à l'obtenir dans sa pureté, a retrouvé la sagesse (L. Lavelle, 1951, p. 737).

L'idée de sagesse est donc, pour Lavelle et Epicure, un point de convergence. Il y a, en effet, dans la conception lavelleienne de la sagesse le même idéal de modération et de mesure que nous retrouvons chez Epicure. Comme le souligne Bernard M.-J. Grasset, la sagesse lavelleienne « s'exprime par la modération, cette mesure si chère à l'esprit des Grecs » (B. M.-J. Grasset, 2007, p. 509). Ce que, d'ailleurs, Lavelle lui-même confirme, d'abord dans *De l'intimité spirituelle* : « Aussi a-t-on vu de tout temps l'idée de sagesse se définir par les vertus d'équilibre et de modération » (L. Lavelle, 1955, p. 250) ; ensuite dans *L'erreur de Narcisse* :

la sagesse est indivisiblement une vertu de l'intelligence et une vertu de la volonté. Car nous pouvons bien la définir comme une vertu de la volonté, en disant qu'elle impose une mesure à nos désirs et à nos passions. Mais elle est une vertu de l'intelligence parce qu'elle consiste d'abord à reconnaître où est la mesure (L. Lavelle, 2003, p. 237).

En conséquence, ce que Lavelle dit de la sagesse, à savoir qu'elle est « une sorte de technique [...] qui se propose de donner à l'homme le bonheur » (L. Lavelle, 1955, p. 249), est parfaitement en

phase avec la conception qu'Epicure s'en fait. Pour ce dernier, « le plaisir est le principe et la fin de la vie bienheureuse » (Epicure, 2010, p. 47). Toutefois, comme il nous prévient lui-même, lorsqu'il parle de plaisir, il ne s'agit pas « des plaisirs des libertins ni de ceux qui consistent à jouir [...], mais de l'absence de douleur, pour le corps et de l'absence de trouble, pour l'âme » (Epicure, 2010, p. 48). Le plaisir épicurien est celui que seul le sage sait s'aménager et s'offrir pour le bonheur véritable, qui est *ataraxie* et *aponie*.

En liant la quête de la sagesse à la quête du bonheur, Louis Lavelle et Epicure de Samos entendent ainsi souligner le caractère vital de toute activité philosophique. L'activité philosophique ne réalise sa vocation que si les connaissances qu'elle produit ont une vertu béatifiante, c'est-à-dire salvatrice et curative. Ce qui sous-entend qu'il n'y a de vérité philosophique véritable qu'incarnée. La philosophie est l'amour d'une sagesse qui doit être vécue. Dans la quête de cette sagesse incarnée, en quoi l'influence peut-elle être un facteur incitateur ? En quoi l'influence peut-elle exhorter à la conversion à la sagesse chez Epicure et Lavelle ? Mais de quelle influence s'agit-il chez ces auteurs ?

Dans une démarche analytique, notre objectif est de montrer que l'influence, prise en bonne part, est, chez Lavelle et Epicure, un facteur incitateur dans la quête de la sagesse. Dans un premier temps, nous questionnerons en elle-même cette notion d'influence pour en souligner l'ambivalence. Nous nous attacherons, dans un deuxième temps, à révéler l'acception que Lavelle donne de cette notion. Dans un troisième temps, nous présenterons la culture de l'amitié chez Epicure comme l'éloge de l'influence amicale. Nous montrerons, dans un quatrième temps, ce qui distingue Lavelle d'Epicure.

### 1. L'influence : une notion ambivalente ?

Selon *Le Larousse*, l'influence est une « action qu'une personne exerce sur une autre » ; l'ascendant, par exemple, d'un adulte sur un enfant ou d'un leader politique sur ses affidés. Mais l'influence peut tout aussi être l'« action qu'une chose exerce sur une personne ou sur une autre chose ». Tel est, parmi d'autres, l'impact de l'alcool sur l'organisme.

Pour le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, l'influence désigne l'« action d'une circonstance, d'une chose ou d'une personne sur une autre, au sens le plus vague de ce mot »,

d'une part ; et l' « autorité de prestige sur les idées ou sur la volonté d'autrui », d'autre part.

### 1.1. Une notion suspecte

Nous ne considérons, en général, que l'influence humaine, celle qu'une personne exerce sur une autre. C'est à ce titre que le terme ou la notion d'« influence », habituellement,

(...) renvoie aux notions de soumission, d'obéissance, de conformisme, de suivisme ou à la manipulation [...] ce qui incline à se la représenter comme un rapport asymétrique mettant en scène une source et une cible. Suivant cette conception, la source d'influence poursuivrait des objectifs et utiliserait la cible afin de les réaliser. La source serait donc marquée par une volonté, un désir, un pouvoir, une conscience tandis que la cible ne serait que son instrument, un agent qui réaliserait, souvent sans le savoir, les objectifs d'un autre (S. Laurens, 2005, p. 83).

L'influence, dans tous les sens, est donc généralement une notion suspecte. Elle connote négativement la volonté d'un tiers de soumettre autrui à son propre pouvoir. Du fait de cette aliénation qui transforme l'autre en simple agent de notre volonté et de notre désir, l'influence se révèle « comme un élément anormal et perturbateur du fonctionnement individuel et social » (S. Laurens, 2005, p. 86). Ce qui expliquerait que les uns, au nom de leur liberté et de leur autonomie, veuillent s'en prémunir ; et que les autres, par volonté de puissance et de domination, veuillent en maîtriser l'art ou la technique. Ceux-ci ambitionnent d'acquérir le pouvoir de soumission et de manipulation de leurs semblables ; ceux-là cherchant plutôt à échapper audit pouvoir.

Indépendamment des interactions entre individus, la notion d'influence (dans cette même acception intrusive) est aussi usitée pour expliquer et comprendre les interactions entre États et le pouvoir de certains groupes d'intérêts et de pression. C'est tout le sens de l'ouvrage *La France un pays sous influence ?* (2012). Son auteur Claude Revel y met en relief les processus d'influence des États, ONG, think-tank, lobbys... dans les prises de décisions et l'élaboration de lois, au niveau national, et de normes au niveau international. Nous pourrions également citer l'ouvrage, *L'empire qui ne veut pas mourir. Une histoire de la Françafrique* (2021). Ce que les auteurs de cet ouvrage analysent et dénoncent est justement

l'influence que la France entend perpétuer sur ses anciennes colonies, en Afrique.

### **1.2. Une notion ambivalente**

Entendue ou perçue comme soumission et manipulation, l'influence est ainsi une relation asymétrique. Mais, toute influence n'est pas aliénante et asymétrique. Dans le cadre des relations interpersonnelles singulièrement, l'influence peut être symétrique et non aliénante. C'est, en général, le cas lorsque la source d'influence est proche et connue. En effet,

[...] avec une source d'influence proche, connue, celui qui est influencé peut prendre position, répondre et ainsi exercer une influence en retour. De ce fait, s'il est cible de l'influence d'autrui, il est en même temps source d'influence vis-à-vis d'autrui. À l'inverse avec une source lointaine, inconnue, pour une situation qui n'est pas vécue par la personne, mais par autrui, la réciprocité est impossible et donc l'influence est asymétrique, posant de manière définitive la cible comme récepteur passif de l'influence d'autrui (S. Laurens, 2014, p. 52).

Dans le cadre des relations interpersonnelles, il existerait donc de bonnes et des mauvaises influences, celles qui seraient positives, fastes et celles qui seraient négatives, néfastes. Dès lors, il est erroné de se représenter l'influence uniquement comme un mécanisme d'assujettissement et d'aliénation, de soumission arbitraire. L'influence n'est pas qu'intrusive. Toute source d'influence n'est pas toujours perverse et n'a pas inévitablement pour dessein la négation d'autrui. C'est par l'influence que la relation à autrui s'établit ; de ce fait, elle peut, au contraire, être également un mécanisme d'autonomisation de l'individu. C'est notamment le cas dans le cadre de l'éducation, par exemple. Nécessaires, les influences éducatives contribuent, en effet, à l'insertion et à la construction de l'individu, à sa socialisation. L'influence se révèle, en fait, une notion ambivalente.

## **2. L'influence vraie selon Lavelle**

Le caractère ambivalent de l'influence n'a pas été échappé à Louis Lavelle. Tout comme il ne lui a pas échappé que nous sommes tous, du fait de notre incarnation et de la vie en société, soumis à toute sorte d'influences.

### **2.1. L'influence métaphysique**

Cependant, à contre-courant de son acception commune et négative, Lavelle donne à la notion d'influence un sens positif, spirituel et mystique. « L'influence vraie est celle de la *présence toute pure* ; elle a une portée métaphysique » (L. Lavelle, 1940, p. 194), dit Lavelle. Cette influence véritable n'est pas la fascination éventuelle du prestige intellectuel du maître sur son disciple parce qu'elle amène celui-ci à imiter celui-là. L'influence qui naît de la fascination nous empêche d'être nous-même. L'influence véritable, c'est encore moins celle qui crée, chez celui qui l'exerce, la jubilation intérieure d'en imposer à autrui. L'influence véritable, ce n'est même pas, celle, en apparence plus égalitaire et moins asservissante parce que réciproque, de l'amitié. L'influence réelle, celle de la « présence toute pure », ne domine pas, ne bride pas notre liberté ; au contraire, elle l'encourage à s'exercer afin qu'elle s'épanouisse. L'influence véritable nous fait découvrir notre vocation en nous insérant dans le Tout, en nous faisant collaborer à l'œuvre créatrice de l'Acte pur. Dès que cette influence vraie se manifeste, « celui qui l'exerce n'est plus que le messager d'une bonne nouvelle ; et le messager se fait oublier en faveur du message » (L. Lavelle, 1940, p. 215). Lorsque le message l'emporte sur la personne du messager, nous sommes là en présence d'une influence qui est réellement une incitation à la sagesse. Telle est l'influence métaphysique qui n'implique aucun esprit de domination. Elle écarte toute passivité en révélant à la personne influencée sa propre initiative. L'influence métaphysique nous fait découvrir l'appel d'une grâce à laquelle nous sommes seul à pouvoir répondre et qui nous ouvre à l'intérieur du monde le chemin d'une destinée qui est remise entre nos mains.

### **2.2. L'influenceur, simple intercesseur et médiateur**

Parce qu'il se fait oublier en faveur du message, le messager ou celui qui influence devient alors qu'un simple intercesseur, un médiateur. La notion d'influence a donc partie liée avec celle de médiation ou de médiateur. En effet, comme l'écrit Lavelle : « tous les hommes doivent être les uns pour les autres des médiateurs » (L. Lavelle, 1993, p. 174). Remplir ce rôle de médiateur, de révélateur qu'autrui attend, est, pour chacun de nous, un devoir auquel nous ne

devons jamais nous soustraire. Chaque fois que l'occasion se présente, nous devons, avec enthousiasme, aider autrui à se surpasser en multipliant en lui des raisons de confiance et de joie. Est médiateur et influenceur, au sens métaphysique, celui qui ne thésaurise pas les biens de l'esprit ; celui qui ne garde point la Lumière pour lui et fait écho à « la *présence totale* dans laquelle tous les êtres communient » (L. Lavelle, 2003, p. 180).

L'homme d'influence lavellien, parce qu'il n'est essentiellement qu'un médiateur, n'ambitionne exercer aucune domination sur autrui. Certes, comme dans le cas de l'influence commune, l'influence métaphysique ou influence vraie est aussi une action qu'on exerce sur autrui. Mais en réalité, dans l'un et l'autre cas, il ne s'agit point de la même action. L'influence métaphysique, celle du médiateur, sous-tend nécessairement une action désintéressée. « Toute action qui m'enrichit est une action désintéressée [...] l'action qui n'a aucun arrière-goût de jouissance est aussi la seule qui m'élève et qui me fortifie » (L. Lavelle, 2003, p. 186). A l'égard d'autrui, le véritable homme d'influence, au sens spirituel et mystique, est un homme humble et discret. Il ne cherche jamais à en imposer à autrui. Il est parfaitement indifférent à toute volonté de puissance. Il ne brûle pas de voir triompher sa pensée. Le véritable homme d'influence est habité par la « certitude tranquille » que sa pensée, aussi riche et féconde soit-elle, n'intéresse que lui. Pour ce dernier, la chose la plus importante est simplement d'*être*. Pour ses semblables, il est une invite l'action qui soit toujours « un appel à créer une œuvre qui leur est propre dans une destinée qui nous est commune » (L. Lavelle, 2003, p. 190). L'influence vraie n'appelle pas l'admiration ou l'imitation. En d'autres termes, le véritable homme d'influence est habité par la conviction que

tout homme résiste toujours à l'action qu'un autre prétend exercer sur lui, il repousse le regard qui pénètre et viole son intimité. Mais il répond avec un extraordinaire élan de confiance et de joie à tout appel vers une présence invisible dans laquelle il s'alimente et qui, dès qu'un autre être l'évoque, cesse d'être une illusion, un jeu, une espérance, pour devenir la présence même du Dieu vivant qui fonde son existence personnelle, la vocation qui lui est propre, sa communauté actuelle avec tous les autres êtres (L. Lavelle, 2003, p. 191).

Lorsque Lavelle dit que l'influence vraie est celle de la « présence toute pure », il faut, bien évidemment, entendre par là :

« présence totale », c'est-à-dire la « présence même du Dieu vivant » qui fonde chacune de nos existences individuelles. En conséquence, l'influence vraie ou métaphysique serait, en définitive, l'influence divine elle-même. Mais cette influence divine est, en réalité, toujours médiatisée. Dieu n'influence que par un tiers, par un intermédiaire. Lorsque Lavelle dit que nous devons être les uns pour les autres des médiateurs, il veut dire que nous devons être les uns pour les autres des vecteurs de cette influence divine elle-même. En étant les uns pour les autres les vecteurs de cette influence divine, nous exerçons les uns sur les autres une influence non plus asymétrique, mais plutôt symétrique. Toutefois, ne peut être pour autrui vecteur de cette influence divine, ne peut porter témoignage de la « présence toute pure », que celui qui aura préalablement su l'incarner. Le messager doit certes s'effacer au profit du message ; toutefois, il ne peut d'autant mieux le faire qu'en étant d'abord dans son existence même le message personnifié.

Dès lors, ce qui influence réellement et incite à la quête de soi ou à la conversion, c'est la sagesse exemplifiée. Nous ne pouvons fondamentalement être des médiateurs et nous ne pouvons en vérité influencer, au sens spirituel et mystique, que par notre exemple de vie, par ce que nous sommes en réalité. « Nul n'agit que par ce qu'il est, et non point par ce qu'il vise » (L. Lavelle, 2003, p. 189). L'influence vraie est celle du modèle existentiel concret ; mais du modèle qui ne se conçoit pas comme tel. L'exemple qui ne se prend pas pour tel influence véritablement et, de ce fait, incite mieux à l'originalité de soi. En effet, « les influences les plus vraies nous découvrent à nous-même » (L. Lavelle, 1940, p. 193), non pas en produisant en nous le sentiment d'un assujettissement à autrui ou le désir de l'imiter, mais plutôt en nous faisant prendre conscience de notre originalité propre. En d'autres termes,

le plus grand bien que nous faisons aux autres hommes n'est pas de leur communiquer notre richesse, mais de leur découvrir la leur. C'est que nul ne reçoit rien comme un bien qui lui soit étranger. Il ne peut donc recevoir que lui-même pour don (L. Lavelle, 2003, p. 194).

### ***2.3. Influence amoureuse et réalisation de sa vocation personnelle***

La véritable influence métaphysique est donc celle qui nous offre nous-même en don et nous met ainsi en route vers l'Absolu.



Cette influence qui nous offre nous-même en don est celle de l'amour.

Quoi qu'il ait dit, notamment dans *Le mal et la souffrance*, que l'influence amicale n'est point l'influence métaphysique, Lavelle reconnaît indirectement à cette influence une valeur éminente qui en fait l'homologue de l'influence vraie, si nous prêtons attention à quelques pages de *L'erreur de Narcisse* (2003, pp. 197-200), notamment les passages intitulés « Affinités spirituelles » et « Amitiés d'élection ».

Pour Lavelle, chacun de nous a un « génie propre » ou une « vocation personnelle ». Par « génie propre » ou une « vocation personnelle », Lavelle entend cette « pensée secrète » enfouie en nous et que nous devons amener au jour, c'est-à-dire « la mission que [nous sommes] seul capable de remplir ». Découvrir son « génie propre » ou sa « vocation personnelle », c'est entrer en symbiose avec « l'ordre universel » en tenant « le rôle qui est [le nôtre] et qui ne peut être tenu par aucun autre » (L. Lavelle, 1993, pp. 90-92).

Le devoir de tout homme (et de toute femme bien entendu) est de découvrir son « génie propre » ou sa « vocation personnelle » et de lui demeurer fidèle. Lavelle reste cependant convaincu que personne ne peut y parvenir tout seul. Nous avons toujours besoin d'autrui pour réaliser notre destinée. Par conséquent,

le centre le plus subtil de la vocation ne réside point dans le choix de la besogne pour laquelle nous sommes faits et qui ne met en jeu que l'action que nous pouvons exercer sur les choses, mais dans le choix de nos amitiés, des hommes au milieu desquels nous nous plaisons à vivre, qui nous comprennent et qui nous aident, avec lesquels nous éprouvons une constante familiarité, et qui, au lieu de contracter notre génie par leur défiance ou leur hostilité, le soutiennent et lui permettent de s'épanouir (L. Lavelle, 2003, p. 197).

Pour la croissance et le mûrissement heureux de notre vie spirituelle, nous avons donc besoin d'amour, c'est-à-dire d'affinités spirituelles fortes, comme la plante a besoin de tuteur. Ces affinités ne vont pas toujours de soi. Il nous faut à la fois savoir les repérer, les susciter et les cultiver avec discernement. En effet, si « tout homme a besoin d'un milieu qui est comme la terre végétale sans laquelle aucune graine ne fructifie [...], ce serait [cependant] une erreur de penser que ce milieu nous est donné et que nous nous bornons à le subir » (L. Lavelle, 2003, p. 198). L'ascèse spirituelle commence en conséquence avec notre capacité à réussir à nous immerger dans une ambiance spirituelle favorable et fécondante que nous aurons

contribué à aménager. La recherche d'une telle ambiance est d'ailleurs dans l'ordre des choses ; elle est presque dictée par la nature même de l'engagement spirituel. Elle obéit à une sorte de nécessité, de déterminisme. « Il n'y a point d'esprit qui ne cherche un esprit parent du sien avec lequel il puisse se sentir uni dans la pensée et la recherche des mêmes choses » (L. Lavelle, 2003, p. 198).

En somme, les affinités spirituelles sous-tendent aussi une sorte de grégarisme. Ceux qui appartiennent à la même espèce spirituelle ont tendance à se regrouper et à vivre entre eux. Ainsi, dans la quête de la sagesse, la recherche des affinités ou des influences amoureuses<sup>1</sup> positives serait en quelque sorte de l'ordre de l'instinct vital. L'influence amoureuse ne peut, toutefois, être un terreau fertile qu'à la condition que nous sachions nous mettre complètement à nu vis-à-vis de l'autre. L'ami ne peut nous être secourable que si nous savons nous montrer à lui tel que nous sommes réellement, « sans faire aucune distinction entre nous-même et le spectacle que nous cherchons à donner » (L. Lavelle, 2003, p. 200). Il nous faut, cependant, être également capable face à l'ami, « de nous réduire, sans craindre de nous humilier, à une interrogation sur ce que nous voulons et sur ce que nous valons » (L. Lavelle, 2003, p. 200). Il n'y a pas d'affinité spirituelle réelle là où il n'y a pas une véritable transparence de soi réciproque. L'ami est le seul être devant qui nous n'avons aucune peur, aucun scrupule à mettre à nu notre âme, à dévoiler notre intimité spirituelle. Dans cette mise à nu de soi mutuelle, ce que les amis recherchent, c'est la découverte d'un commun point d'attache dans lequel leurs destinées puisent leur élan et par lequel ils se fécondent réciproquement. L'amour que les amis se portent l'un à l'autre réside plus dans cette communauté de destinées qu'ils se découvrent. Mon amour pour l'ami doit donc voir au-delà de lui. En d'autres termes, « l'amour [véritable] va toujours au-delà des êtres qui s'aiment jusqu'à un objet vers lequel ils aspirent et dans lequel ils communient » (L. Lavelle, 2003, p. 199). En allant au-delà de l'être aimé, l'amour se dévoile dans sa noblesse et sa pureté mêmes : il refuse de se réduire à une stérile consommation réciproque de soi.

Cette définition de l'amour véritable, Lavelle la développe

---

<sup>1</sup> Au sens le plus large du terme « amour », en considérant que ce même terme en français peut signifier soit l'amour charnel ou de concupiscence, soit l'amour-amitié. La langue grecque sait faire la part entre l'amour-eros, l'amour-*philia* et l'amour-*agapè*.

mieux dans *De l'acte*. Aussi, l'identité, ou tout au moins l'homologie, de l'influence amicale avec l'influence métaphysique chez Lavelle se perçoit mieux à travers sa conception de l'amour, dans cet ouvrage majeur. D'abord, tout comme l'influence vraie, le véritable amour s'ignore et renonce à soi. Il ne cherche pas à s'affirmer, à nier l'individualité et la liberté de l'être aimé. L'amour vrai n'est pas assujettissement de l'autre à soi. Le véritable amour n'est point égoïste et encore moins, si on peut dire, anthropophage. Dans l'amour vrai,

ce sont les autres que l'on aime et c'est pour eux qu'on les aime et non pas pour soi. La marque de l'amour, c'est de nous obliger à vouloir l'être d'un autre, comme on veut son être propre, de le vouloir pour lui et non pas pour soi, et de se vouloir soi-même pour lui (L. Lavelle, 1992, pp. 514-515).

Le signe de l'amour véritable est la joie que nous éprouvons à aimer l'autre dans sa singulière différence. L'amour véritable ne souffre point de cette différence entre autrui et nous. « Dans l'amour, je conçois autrui comme autre que moi, je le veux comme un autre moi et non pas pour moi et par rapport à moi » (L. Lavelle, 1992, p. 520). L'amour véritable est amour de l'altérité ; il ne s'offusque pas de la différence.

C'est ce qui est distinct de moi, qui possède hors de moi une initiative séparée, que mon amour appelle et dont il a besoin. Comment voudrait-il le réduire à lui en continuant encore à l'aimer ? Il n'aimerait alors que soi (L. Lavelle, 1992, p. 521).

La différence est, en conséquence, pour ceux qui s'aiment source d'enrichissement mutuel. Vouloir faire de l'être aimé un autre soi-même, c'est vouloir demeurer dans une identité aride et stérile. L'amour de soi, même agrandi et dédoublé par cet autre soi-même qu'on voit en l'être aimé, ne saurait être source d'enrichissement de soi. Au contraire, qui se contente de s'aimer, s'enferme ; et qui s'enferme, s'étirole. C'est l'erreur et le drame de Narcisse amoureux de sa propre image reflétée sur les eaux du lac. Toujours, l'amour vrai nous enrichit en nous faisant sortir de nous-même pour aller à la rencontre et à l'accueil de la différence de l'autre. Mais cette différence de l'ami n'est en fait que l'originalité d'une démarche qui est la sienne dans notre commun cheminement vers l'Absolu, cette Lumière que nous convoitons tous.

La distinction entre moi et autrui, c'est d'abord celle de deux corps. Et c'est justement cette différence qui fonde l'attraction amoureuse. En effet, dans sa forme la plus humble, sinon la plus frustrée, l'amour, à travers le désir, nous fait toujours sortir de nous-même pour rechercher d'abord un autre corps. Mais à mesure qu'il se purifie, l'amour nous fait rechercher un autre esprit, et par-delà, l'Esprit absolu. De plus, il n'y a d'amour véritable que d'amour de Dieu. L'amour de l'humain doit avoir pour prolongement nécessaire l'amour du divin. Un amour qui se limiterait à l'humain ne saurait réaliser sa vocation. En ce sens, « l'amour est à la fois l'origine et la fin de la participation » (L. Lavelle, 1992, p. 445), et en vertu de « l'essence de la participation ; c'est par lui que le moi se constitue en rejoignant le principe dont il dépend » (L. Lavelle, 1992, p. 517).

Dès lors, aimer l'autre pour lui-même, c'est reconnaître que nous participons tous du même Acte pur qui nous fait être et l'éveiller à la réalité de cette participation qui ne peut être actualisée que par notre consentement propre. Par conséquent, l'amour véritable est loin d'être qu'une simple découverte d'un autre être que soi ; l'amour véritable est découverte et amour de l'Être.

Mais puisque l'être est acte, il est évident que la découverte de l'Être est inséparable de la conscience de l'acte, c'est-à-dire de son exercice voulu et consenti dans nous et par nous. Aimer, c'est découvrir un tel acte en œuvre hors de soi et en soi simultanément. C'est entrer, dans cette mise en œuvre, en émulation avec autrui qui nous aide et que nous aidons, qui nous engendre et que nous engendrons dans l'amour qui nous unit (L. Lavelle, 1992, p. 522).

Parce qu'il est « mutuelle médiation » (L. Lavelle, 1992, p. 521), engendrement mutuel dans l'Esprit, l'amour véritable ou l'influence amoureuse est l'influence métaphysique proprement dite ou peut tout aussi atteindre la dimension de cette dernière.

En définissant l'amour vrai comme « mutuelle médiation », « création mutuelle de deux êtres qui s'aiment » (L. Lavelle, 1992, p. 522), Lavelle met en exergue le principe à la fois d'égalité et de réciprocité qui prévaut aussi dans l'influence amicale stricto sensu, cette influence amicale que *Le mal et la souffrance* disqualifie. Par conséquent, nous pouvons dire que *De l'acte*, au-delà de *L'erreur de Narcisse*, corrige ou nuance les propos contenus dans *Le mal et la souffrance* selon lesquels l'influence amicale ne peut pas être l'influence vraie. Lorsque Lavelle parle d'amour, il lui donne donc une

acceptation large qui inclut cet amour particulier qu'est l'amitié. Pour Lavelle, l'amour (ou l'amitié) est médiation mutuelle ou création réciproque, et donc influence réciproque de deux êtres qui s'aiment, en ce sens que « l'amour d'un autre être crée un vide intérieur que l'amour qu'il a pour nous est le seul capable d'occuper » (L. Lavelle, 1992, p. 524). Ce qui nous meut, dans l'amour véritable, c'est moins le désir de posséder autrui que celui de s'offrir à lui. C'est qu'

il y a toujours dans la volonté d'être aimé un appétit de sacrifice. Tel est le point peut-être où se marque le mieux la différence entre le désir qui ne songe qu'à prendre et l'amour qui ne songe qu'à donner, c'est-à-dire à se donner [...] l'union entre deux êtres ne peut présenter un caractère privilégié que par la conscience du secours mutuel qu'ils se prêtent dans ce consentement et cette participation à l'être qui est leur être même. Ainsi à cette question : peut-on aimer seul ? Il faut répondre que, dans un amour solitaire, cette communauté d'être vers laquelle le propre de l'amour est de nous permettre de remonter ne serait pas atteinte (L. Lavelle, 1992, p. 525).

On ne peut aimer et rechercher la Vérité seul et isolé ; on ne peut se créer soi-même moralement et spirituellement qu'à travers la rencontre et le dialogue avec autrui. Pour Lavelle, la quête de la sagesse nécessite la compagnie, un entourage stimulant et encourageant. Il n'y a de conversion possible à la sagesse que dans une société spirituelle, qu'au sein d'une fraternité d'esprit. Si l'influence vraie est l'influence métaphysique, cette dernière ne peut être authentique que lorsqu'elle est actualisée dans la réciprocité du commerce des personnes qui partagent le même idéal spirituel. Cette reconnaissance, par Lavelle, de l'importance de l'influence réciproque comme facteur incitateur à la quête de la sagesse est aussi perceptible chez Epicure.

### **3. Le culte épicurien de l'amitié ou l'éloge de l'influence amicale**

La notion d'influence, telle que nous l'avons vu chez Louis Lavelle, n'existe pas chez Epicure. Elle ne fait pas l'objet d'une théorisation aussi explicite et précise. Elle est, néanmoins, sous-entendue dans la notion épicurienne d'amitié.

#### **3.1. L'amitié, chemin de traverse vers le bonheur**

En effet, cette notion d'amitié, centrale pour la compréhension

de l'épicurisme, est d'une certaine manière comprise dans la notion d'influence lavelle. L'importance de l'amitié, chez Epicure et ses sectateurs, est résumée par la maxime capitale XXVII : « Parmi ce que la sagesse se procure en vue du bonheur de la vie tout entière, le plus important, de très loin, c'est la possession de l'amitié » (Epicure, maxime capitale XXVII in *Les Epicuriens*, 2010, p. 56). L'amitié est le chemin de traverse vers le bonheur. En effet, pour Epicure, « l'amitié danse autour du monde, nous ordonnant à tous, comme un héraut, de nous éveiller à [ce qui constitue] la béatitude » (Epicure, sentence vaticane 52 in *Les Epicuriens*, 2010, p. 69). De ce fait, « il nous faut [alors] choisir quelque homme de bien et l'avoir toujours devant les yeux, afin que nous vivions comme s'il nous observait et que nous agissions comme s'il nous voyait » (Sénèque cité par J. Brun, 2004, p. 154).

Ce propos de Sénèque montre que, dans le cadre de l'amitié, la source d'influence est délibérément choisie et acceptée. Par ce choix délibéré, celui qui est influencé peut répondre et ainsi exercer une influence en retour. De ce fait, les amis sont simultanément l'un pour l'autre à la fois source et cible de l'influence. Ils sont l'un et l'autre, tout à la fois, sujet et objet de l'influence. Il y a existence d'une réciprocité qui aboutit à une influence symétrique. Les amis sont véritablement des *alter ego*. Ainsi, pour l'Epicurien, accepter de vivre et d'agir comme si nous étions constamment observés par quelque homme de bien, c'est déjà intégrer en soi et reconnaître l'influence interpersonnelle non seulement comme élément incitateur, mais également comme une exigence morale et spirituelle. En conséquence, celui qui se met en quête de la sagesse, celui qui ambitionne la transformation de soi ou l'éveil spirituel ne saurait se passer de l'amitié des hommes et des femmes qui ont le même objectif. Certes, on recherchera toujours l'éveil spirituel pour soi-même. Toutefois, on ne pourra jamais être chercheur de vérité ou quêteur de sagesse tout seul. La quête de la sagesse implique nécessairement qu'on construise une communauté spirituelle avec d'autres qui sont eux aussi en recherche. C'est dans cet esprit que Louis Lavelle a écrit que « tout homme a besoin d'un milieu qui est comme la terre végétale sans laquelle aucune graine ne fructifie » et qu'« il n'y a point d'esprit qui ne cherche un esprit parent du sien avec lequel il puisse se sentir uni dans la pensée et la recherche des mêmes choses » (L. Lavelle, 2003, p. 198). Cette exigence d'une communauté spirituelle stimulante et vivifiante est mise en relief,

chez Epicure, par la sentence vaticane 61 : « C'est aussi une très belle chose que la vue de ses proches, quand le premier cercle de parenté vit dans la concorde ou, tout au moins, y met beaucoup de zèle » (Epicure, sentence vaticane 61 in *Les Epicuriens*, 2010, p. 70).

### **3.2. L'éthique de la parole, fondement de l'influence amicale**

Tout comme Louis Lavelle, Epicure croit donc au pouvoir d'exhortation et d'émulation de l'influence amicale en vue de la quête de la sagesse. Toutefois, pour que deux êtres qui s'aiment se servent mutuellement d'écho ou de miroir, il faut, du point d'Epicure, que non seulement ils regardent dans la même direction, mais qu'il existe également entre eux une certaine « éthique de la parole » ou « parrhêsia ». L'éthique de la parole, c'est « l'ouverture de cœur [...] la nécessité pour les deux partenaires de ne rien cacher l'un à l'autre de ce qu'ils pensent et de se parler franchement » (M. Foucault, 2001, pp. 132-133). La parrhêsia implique alors une réciprocité certaine de la confiance, une transparence d'esprit et de pensée. Elle permet l'établissement entre amis d'un authentique et sincère « dialogue correcteur et formateur » (P. Hadot, 1995, p. 193). C'est par cette éthique de la parole que les êtres qui s'aiment s'entraident, s'encouragent, s'influencent mutuellement à progresser dans les voies de la sagesse afin d'atteindre la guérison de leur âme respective. Si l'influence amicale est considérée, par les Epicuriens, comme « le moyen, le chemin privilégié, pour atteindre à la transformation de soi-même » (P. Hadot, 1995, p. 192), c'est davantage du fait de cette éthique de la parole qui la sous-tend. Il y a, dans cette éthique de la parole, la même exigence d'une mise à nu réciproque soulignée par Lavelle dans le cadre de l'amitié véritable qui est secours mutuel.

Chez les Epicuriens, la notion d'amitié implique tout aussi bien que chez Louis Lavelle la notion de modèle, d'exemple. Chez Lavelle, il n'y a d'influence réelle que celle de l'exemplarité. Il en est de même chez Epicure. Par principe, toute relation amicale est égalitaire et l'influence qui s'ensuit réciproque. Dans les faits, il en va quelquefois autrement. L'influence de l'un des amis peut être plus importante que celle de l'autre, en sorte que la relation amicale finit par devenir une relation inégalitaire entre maître et disciple, guide et guidé, dirigeant et dirigé.

C'est le cas, par exemple, entre Epicure et ses disciples, notamment ceux destinataires de ses lettres. La tradition épicurienne

voulait que tout membre du Jardin ait un guide spirituel. La forme exhortative de trois lettres d'Épicure transmises à la postérité par Diogène Laërce montre qu'il s'adressait à Hérodote, à Pythoclès et à Ménécée en directeur spirituel. Mais au-delà de ces derniers, c'est l'ensemble des membres du Jardin qui avait Épicure pour directeur spirituel et avait accepté, en conséquence, de vivre sous son influence.

### **3.3. L'influence divine chez Épicure**

En tant que directeur spirituel de toute la communauté du Jardin, Épicure était regardé comme un dieu parmi les hommes. Deux affirmations résument bien cette idée d'Épicure divinisé et considéré comme le modèle de l'incarnation de la sagesse : « Fais tout comme si Épicure te voyait » (Sénèque cité par P. Hadot, 1995, p. 193) et « Nous obéirons à Épicure dont nous avons choisi la forme de vie » (Philodème cité par P. Hadot, 1995, pp. 193-194). « On peut donc établir que le Jardin était une association initiatique honorant Épicure » (P. Vesperini, 2019, p. 188). Par le culte rendu au dieu Épicure, le Jardin se distinguait des autres écoles philosophiques. Disciple lointain d'Épicure, le poète latin Lucrèce témoignera, dans son ouvrage *La nature des choses*, de cette vénération du maître du Jardin, et donc de son influence quasi divine, transmise de génération en génération.

Le fait qu'Épicure ait été regardé ainsi comme un dieu par ses disciples n'induit point un comportement de serfs, de la part des disciples. La divinité pour les Epicuriens n'est point une transcendance qui écrase, mais plutôt une transcendance qui élève. Certes, les dieux épicuriens ne se soucient point de la vie des hommes. Ces derniers n'ont donc pas à tirer leur être et leur bonheur des dieux, mais d'eux-mêmes. Néanmoins, la relation des humains Epicuriens aux dieux est celle de l'exemplarité. Les dieux sont, en effet, des modèles de félicité que les humains doivent imiter. Ils sont, comme l'écrit Jean-François Duvernoy, « des modèles de détermination et d'actualité pleine » en tant qu'ils « réalisent l'ataraxie. Ils assurent que l'ataraxie n'est pas seulement une notion, un idéal du possible, mais qu'il s'est déterminé sous les espèces d'une réalité » (J.-F. Duvernoy, 1990, p. 76). Indifférents au sort des humains, les dieux épicuriens ne parlent pas aux hommes ; seule leur ataraxie parle pour eux. Les dieux sont pour les humains « objet d'admiration intellectuelle, et d'imitation pratique » (J.-F. Duvernoy,



1990, p. 77).

Par conséquent, Epicure est un dieu, non pas parce qu'il ne serait pas un humain, mais bien parce qu'il est un humain qui a su incarner la sagesse divine. C'est parce qu'il est, parmi ses disciples, le modèle de l'humain capable de vivre comme un dieu qu'Epicure influence au sens positif. Au milieu de ses disciples, Epicure est un dieu, non pas à servir, mais à imiter. Inviter à l'imitation, c'est convier à la conversion. Au-delà de ses exhortations épistolaires, Epicure invite Hérodote, Pythoclès et Ménécée à la conversion à la sagesse davantage par sa manière de vivre, pareille à celle d'un dieu. C'est dire que c'est davantage l'existence exemplaire qui convainc et entraîne l'adhésion et donc influence. Epicure influence, au sens où l'entend Lavelle, non pas par des connaissances ou des valeurs à inculquer, mais plutôt par son exemple de vie. Epicure est, pour ses disciples, l'exemple d'une ataraxie réalisée. Cependant, tout comme chez Lavelle, le modèle qu'Epicure incarne ne doit pas brider la liberté et l'originalité des disciples. Il doit, au contraire, révéler la liberté et l'originalité de chacun d'eux. La meilleure des influences doit nous révéler à nous-mêmes. Elle doit nous aider simplement à assumer par nous-même notre propre conversion, c'est-à-dire la mue de notre âme.

#### **3.4. Une influence divine réciproque et symétrique**

Qu'Epicure ait été pour ses disciples immédiats et postérieurs celui qui influençait le plus est un fait. Toutefois, nous pouvons penser que le guide spirituel qu'il était s'édifiait spirituellement également de ses disciples. Epicure était sans doute aussi conscient de la réciprocité et de l'égalité de l'influence amicale, lorsque écrivant à Ménécée, il affirme : « Qu'on ne remette pas à plus tard, parce qu'on est jeune, la pratique de la philosophie et qu'on ne se lasse pas de philosopher, quand on est vieux » (Epicure, *Lettre à Ménécée* in *Les Epicuriens*, 2010, p. 45). Par cette lettre, le maître exhorte à la sagesse son jeune disciple ; mais le faisant, il s'y exhorte aussi lui-même. La société spirituelle qu'ils constituent l'un avec l'autre leur est tous utile et bénéfique. Pour progresser en sagesse, le maître a autant besoin du disciple que ce dernier a besoin du maître. La mise en pratique par le disciple de l'enseignement du maître fait écho et rassure le maître sur sa propre progression spirituelle et le renforce dans sa conviction et son engagement. Entre maître et disciple,

l'influence spirituelle est dès lors toujours réciproque et symétrique.

La conscience épicurienne de cette réciprocity de l'influence spirituelle entre maître et disciple est attestée par des « pratiques de béatification réciproque par l'amitié » (J.-L. Périllié, 2005, p. 229). Ces pratiques qui ont fini par se constituer en véritable rituel auraient eu pour origine, selon Jean-Luc Périllié, la réaction d'Epicure à la vénération ostensible de Colotès, l'un de ses disciples préférés, qui lors d'un échange avec le maître finit par tomber à ses genoux. Au lieu d'être rabroué, Colotès est, au contraire, à son tour vénéré par le maître, comme en témoigne cet extrait d'une lettre qu'Epicure lui adresse :

Dans ta vénération pour ce que je disais alors, tu fus pris du désir, peu conforme à notre philosophie de la nature, de m'embrasser en t'attachant à mes genoux et de me donner tous ces baisements dont certains ont coutume d'user dans leurs dévotions et leurs prières. Me voilà donc forcé de te rendre les mêmes honneurs sacrés et les mêmes marques de révérence (...) Va donc ton chemin en dieu immortel et tiens-nous pour immortels aussi (Cité par J.-A. Festugière, 1968, pp. 67-68).

Pour Jean-Luc Périllié, « la scène de la lettre à Colotès remémorée par le maître et le disciple a ainsi toutes les chances de se situer à la genèse du culte mystique de l'amitié » (J.-L. Périllié, 2005, p. 235). Il ajoute :

l'amitié épicurienne s'accompagne de rituels, de gestes sacramentels, de formules de bénédictions et de félicitations. Et il y a tout lieu de croire que ces rituels se sont mis en place à partir de cette manifestation incongrue mais spontanée et riche en émotion de Colotès (J.-L. Périllié, 2005, p. 237).

En dehors de Colotès, d'autres disciples ont aussi fait l'objet, de la part du maître, de pieuses vénération, c'est-à-dire de béatifications. C'est le cas de Pythoclès à qui Epicure écrit : « Je m'assiérai, attendant ton entrée si désirée et digne d'un dieu » (Cité par J.-L. Périllié, 2005, p. 231). De la même façon qu'ils l'ont honoré comme ayant réalisé l'essence divine, Epicure honorait à son tour ses disciples. En se regardant et en se désirant l'un et l'autre comme des dieux, le disciple et le maître montrent ainsi que l'amitié est pour eux un lien spirituel qui, dans la quête de la sagesse, favorise et encourage, entre eux, une émulation constructive. L'ami divin est l'exemple de sagesse incarnée (ou en voie de l'être) et donc à imiter.

Par la vénération qu'ils se portent, par la conduite d'adoration qu'ils ont l'un à l'égard de l'autre, le disciple et le maître se fécondent et s'engendrent spirituellement ; ils s'influencent mutuellement pour se hisser à la dimension des dieux immortels et bienheureux. Outre la vénération du dieu Epicure, le Jardin se distinguait également, des autres écoles philosophiques, « par l'accès de ses disciples à la condition de bienheureux, d'égaux aux dieux » (P. Vesperini, 2019, p. 189).

La vénération ou la béatification réciproque par l'amitié est à ce titre un exercice spirituel, au sens où l'entend Pierre Hadot. Exercice spirituel ou exercice de pensée, puisque dans des tels exercices, « la pensée se prend en quelque sorte pour matière et cherche à se modifier elle-même » (P. Hadot, 2002, p. 20). La modification de la pensée par elle-même conduit à « une transformation de la vision du monde et à une métamorphose de la personnalité » (P. Hadot, 2002, p. 21). La béatification réciproque est exercice spirituel en ce sens qu'elle contribue à la métamorphose du sujet, non seulement béatifiant, mais également béatifié.

Chez Épicure et les Épicuriens, les exercices spirituels ont pour but le plaisir. Ce dernier structure, de part en part, la vie bienheureuse. Ce plaisir peut être celui intellectuel de la contemplation de la nature, celui du souvenir ou la réminiscence affective, celui de la jouissance de l'instant présent ou encore celui de l'amitié.

Toutefois, lorsqu'il est lié à l'amitié-vénération réciproque ou amitié-béatification mutuelle, le plaisir devient « plaisir mystique, extatique de vénérer et de féliciter un être qui exprime le divin » (J.-L. Périllié, 2005, p. 241). Contrairement à l'*aponie* (absence de douleur pour le corps) et à l'*ataraxie* (absence de douleur pour l'âme) qui, pour les Epicuriens, sont des plaisirs négatifs, le plaisir mystique est lui d'essence positive. Pour Jean-Luc Périllié, la différence entre d'une part l'*aponie* et l'*ataraxie* et d'autre part le plaisir mystique s'expliquerait « par l'opposition entre expression ésotérique et expression exotérique » de l'épicurisme. L'*aponie* et l'*ataraxie* relèvent de celle-ci ; le plaisir mystique de celle-là. La connaissance et l'expérience de ce dernier plaisir auraient été l'apanage du maître et de quelques disciples privilégiés, à l'instar de Colotès et Pythoclès.

C'est ce plaisir mystique que sous-entendrait la Sentence vaticane 32 selon laquelle : « la vénération à l'égard du sage est un grand bien pour celui qui vénère » (Epicure, sentence vaticane 32 in

*Les Epicuriens*, 2010, p. 66). Vénérer le sage est un grand bien pour celui qui le vénère au sens où la vénération est en elle-même déjà un élan vers la sagesse. Celui qui vénère ne se contente pas de s'extasier devant l'incarnation de la sagesse ; il s'engage par la même occasion à faire également œuvre de sagesse. En présence d'un sage, nous sommes comme happé et entraîné. Tel est le cas des disciples d'Epicure face à l'influence divine de ce dernier. Comparativement à Epicure qui est déjà un sage en acte, les disciples, Colotès et Pythoclès, s'ils ne le sont pas encore effectivement ; ils le sont déjà en puissance. Parce qu'ils sont en voie de devenir, à leur tour, sages, le maître les vénère afin de mieux les y encourager. Il y a d'un côté, la vénération de la réalisation du divin ; et de l'autre, la vénération de la promesse de cette réalisation du divin. En vénérant Epicure, les disciples éprouvent réellement ce plaisir mystique de ceux qui contemplant ou entrent en symbiose avec le divin. Epicure, le maître, éprouve le même plaisir en vénérant les futurs dieux ou les dieux en train de se faire que sont les disciples.

Le plaisir mystique est, par nature, de l'ordre de l'expérience personnelle et individuelle. Il est ineffable et intransmissible. Chez Epicure et les Epicuriens, ce qui distingue davantage ce plaisir mystique, c'est le fait qu'il est non pas vécu isolément, mais plutôt partagé et donc transmissible. Ainsi, l'amitié véritable est jouissance partagée. « Par l'expérience de la plénitude du plaisir de la vénération [réciproque], les humains atteignent à la plénitude du plaisir des dieux » (J.-L. Périllie, 2005, p. 242). En partageant ce plaisir mystique, la vénération de l'ami fait descendre l'être bienheureux et immortel sur la terre pour en faire, non seulement un exemple concret de sagesse manifeste, mais également un être désormais intéressé à notre sort. Dorénavant, l'être divin n'est plus indifférent à notre salut. Il nous encourage ici et maintenant, en tant qu'ami, à l'imiter. La vénération-divinisation de l'ami fait que son influence n'est plus simplement humaine, mais mystique et métaphysique. L'ami divin devient ainsi pour soi un véritable sauveur au sens religieux de ce terme. Toutefois, au nom de l'égalité et de la réciprocité de l'amitié, ce sauveur pour nous demande aussi à être sauvé par nous. En se sauvant ainsi mutuellement, les amis, maître et disciple, montrent que l'amitié (et l'influence réciproque et symétrique qui en découle) est le chemin de l'initiation à la vie nouvelle que consacre la quête de la sagesse.

#### 4. Influence métaphysique ou influence humaine ?

A l'évidence, Lavelle et Epicure se rejoignent donc sur l'exigence, pour tous ceux qui sont en quête de la sagesse, d'appartenir ou de constituer entre pairs une société spirituelle. L'ambiance ou l'influence d'une telle communauté est un facteur d'émulation dans la quête de la sagesse.

##### 4.1. La quête de la sagesse, entre quête de l'Absolu et quête de l'ataraxie

S'ils partagent la conviction que l'influence amicale est bien un facteur d'émulation dans la quête de la sagesse, Lavelle et Epicure s'opposent, cependant, sur la fin de cette quête.

Pour Épicure, le propre de la philosophie est d'être, pour l'âme, une médecine. « En effet, il n'est, pour personne, ni trop tôt ni trop tard, lorsqu'il s'agit de veiller à la santé de son âme » (Epicure, *Lettre à Ménécée* in *Les Epicuriens*, 2010, p. 45). Pour Lavelle, au contraire, « le propre de la philosophie est de nous faire remonter jusqu'à la source émouvante de notre être individuel et secret, qui cherche toujours [...] sa relation absolue avec l'Absolu » (L. Lavelle, 1955, p. 11).

Il n'y aurait de sagesse véritable que dans la participation à l'essence de l'Absolu, de l'Être incréé ou Acte pur. L'objet fondamental de la société spirituelle ou de la communauté des amis dans l'Esprit, et par conséquent de l'influence réciproque et symétrique qui en découle, ne peut être autre que Dieu. Ce dernier, chez Lavelle, n'est pas indifférent au sort des hommes, puisqu'il est toujours disposé à laisser participer à son essence. En offrant ainsi son essence à la participation, Dieu est le modèle de l'amitié et de l'influence véritables. La société des amis dans l'Esprit ne peut être, pour ses membres pris individuellement, autre chose qu'un moyen pour atteindre Dieu. Les amis collectivement constituent une même communauté spirituelle parce qu'ils participent tous de la même Source. Cependant, la seule et vraie société que chacun devrait, en réalité, constituer est celle de l'individu avec Dieu. Nous ne pouvons pas être et réaliser notre humanité indépendamment de Dieu. S'il n'y a de sagesse que par participation à l'essence divine, il n'y a non plus de désir et de quête possibles de cette sagesse sans l'influence de Dieu.

#### 4.2. L'influence verticale et l'influence horizontale

Cette influence divine nécessaire et décisive, sans laquelle nous ne pouvons ni désirer ardemment la sagesse ni la conquérir, est ce que Lavelle appelle la « grâce ». Pour les heureux élus, « l'état de grâce » est

une expérience miraculeuse dont le souvenir est [leur] seul appui et [qu'ils] cherche[nt] sans cesse à poursuivre et à retrouver : c'est celle d'un état plein d'aisance et de simplicité où toutes [leurs] facultés reçoivent leur jeu le plus libre et le plus nécessaire, qui exclut l'effort parce qu'il le dénoue, qui donne une signification aux moindres événements, à tout ce [qu'ils voient], à tout ce [qu'ils font], et [leur] apporte toujours une joie qui surpasse infiniment son attente (L. Lavelle, 1993, pp. 302-303).

Seule la grâce (et donc l'influence divine) peut nous permettre d'atteindre le bonheur. Mais, « pour être certain que nous ne pouvons rien sans elle, il faut que nous nous soyons senti au moins une fois complètement abandonné » (L. Lavelle, 1993, p. 304).

À l'inverse, chez Épicure, le bonheur ne dépend pas point des dieux. Incarnation et modèle de félicité, Dieu n'est pas celui dont dépend le bonheur humain. Ce dernier, absence de troubles pour l'âme (ou l'*ataraxie*), mais aussi absence de souffrances pour le corps (ou l'*aponie*), est à la portée de tout homme capable de vivre sous la conduite d'une raison vigilante. L'homme peut être origine et cause de son bonheur grâce à un « raisonnement sobre, qui recherche la connaissance exacte des raisons de chaque choix et de chaque rejet et repousse les opinions qui permettent à la perturbation la plus grande de s'emparer des âmes » (Épicure, *Lettre à Ménécée* in *Les Epicuriens*, 2010, p. 48). Autrement dit, en faisant usage correctement de sa raison, tout homme est capable de trouver la médecine du bonheur ou « tetrpharmakos »<sup>2</sup> et se l'administrer lui-même. Par conséquent, « il est stupide de demander aux dieux ce qu'on est capable de se procurer soi-même » (Épicure, sentence vaticane 65 in *Les Epicuriens*, 2010, p. 71).

La grâce lavelleienne ne saurait avoir grâce aux yeux du sage épicurien. Cependant, s'il est vrai qu'il n'a pas besoin, pour la santé de

---

<sup>2</sup> Rappelons que, pour les épicuriens, le « tetrpharmakos » ou « quadruple remède » est ainsi constitué : 1) les dieux ne sont pas à craindre ; 2) la mort n'est rien pour nous ; 3) le plaisir est facile à obtenir et 4) la douleur est supportable.

son corps et surtout pour la tranquillité de son âme, des dieux, le sage épicurien ne saurait se passer de l'amitié. Chez Lavelle, l'amitié (et l'influence qui s'ensuit) est un moyen ; chez Epicure, elle est (avec bien entendu l'influence qui en découle) une fin en soi. C'est en ce sens qu'Epicure souligne que « l'homme bien né se consacre principalement à la sagesse et à l'amitié ; si l'une est un bien mortel, l'autre est un bien immortel » (Epicure, sentence vaticane 78 in *Les Epicuriens*, 2010, p. 73). L'amitié vaut par elle-même. Qui s'y consacre se consacre de fait à la sagesse. Pour l'Epicurien, toute amitié véritable suppose la sagesse. Nous pouvons, en conséquence, affirmer que l'amitié épicurienne est la sagesse même, notamment par l'éthique de la parole qui la caractérise. Par cette éthique de la parole, les amis sont l'un pour l'autre des médecins dont le diagnostic est une aide dans la guérison individuelle. Le salut de l'âme est personnel ; malgré cela, le diagnostic de l'ami peut aider. Epicure croit plus en l'influence horizontale, c'est-à-dire amicale alors que Lavelle se fie davantage en l'influence verticale ou divine.

Toutefois, Lavelle et Epicure, par l'importance qu'ils accordent tous deux à l'influence amicale montrent que cette dernière est une émulation à penser, c'est-à-dire à philosopher. Si l'influence amicale est émulation à penser, c'est que « la philosophie [en tant que quête de la sagesse] n'a de sens [...] que comme pratique communautaire » (S. Van der Meeren, 2003, p. 118). Lavelle et Epicure croient en l'émulation à penser, non pas dans la méfiance, mais dans la confiance. Penser dans la confiance, c'est *penser avec* ; penser dans la méfiance, c'est *penser contre*. Pour nos auteurs, le « penser avec » favoriserait une meilleure intimité de soi, une meilleure « profondeur métaphysique » (Lavelle). Les amis se servent l'un et l'autre d'écho et de miroir dans leur cheminement commun vers plus de sagesse. A l'inverse, le « penser contre » nous éloignerait de cette intimité de soi qui est la fin de la sagesse. Dans le « penser contre », nous ne nous aidons point l'un et l'autre. Au contraire, nous nous combattons dans le but de voir nos idées l'emporter sur celles de l'autre. Dans ce combat d'idées, rares sont ceux qui ne s'enivrent pas de la « volupté de raisonner » (L. Lavelle, 1993, p. 30). Peu nombreux sont ceux qui, à la longue, ne finissent pas par avoir « moins de goût pour la vérité [...] que pour l'argument » (L. Lavelle, 1993, p. 30). Certes, il est tout aussi possible de penser sous l'influence de la méfiance, c'est-à-dire de « penser contre ». Lavelle le laisse entendre dans le passage suivant de *L'erreur de Narcisse* :

Nul ne réalise sa propre vie tout seul, mais seulement par la médiation des autres hommes. J'ai besoin de l'amitié qui me confirme et qui m'aide, mais de la haine aussi qui m'éprouve, qui m'oblige à prendre conscience de mes limites, à m'accroître, à me purifier sans cesse, qui me rend de plus en plus fidèle à l'égard de moi-même, qui me défend contre toutes les tentations de la facilité ou du succès, qui m'oblige à me replier sur la partie la plus profonde, la plus secrète et la plus spirituelle de moi-même (L. Lavelle, 2003, pp. 168-169).

Ce passage montre que, du point de vue de Louis Lavelle, l'influence qui incite à la quête de la sagesse ne serait pas seulement et uniquement celle de l'ami ; l'influence qui encourage à la sagesse peut aussi être celle de l'adversaire, du rival, sinon de l'ennemi.

L'idée selon laquelle l'amitié et la rivalité seraient toutes deux des conditions de possibilité de la pensée a été, entre autres, soulignée par Gilles Deleuze et Félix Guattari :

C'est sous ce premier trait que la philosophie semble une chose grecque et coïncide avec l'apport des cités : avoir formé des sociétés d'amis ou d'égaux, mais aussi bien avoir promu entre elles et en chacune des rapports de rivalité, opposant des prétendants dans tous les domaines, en amour, dans les jeux, les tribunaux, les magistratures, la politique, et jusque dans la pensée qui ne trouverait pas seulement sa condition dans l'ami, mais dans le prétendant et dans le rival... (G. Deleuze et F. Guattari, 1991, p. 9).

### **Conclusion**

Quoi qu'il en soit, toute activité du philosophe se fait toujours plus ou moins sous influence, quelle qu'elle soit. Cependant, Lavelle et Epicure préféreraient davantage les influences des amis plutôt que celles des concurrents ou des rivaux. Cela est évident, pour Epicure, par la place qu'il accorde à l'amitié et dont témoigne le « Jardin », en tant que communauté spirituelle et fraternelle. Cela est également vrai, pour Lavelle, par l'exigence, maintes fois soulignée dans son œuvre, pour les aspirants à la vie de l'Esprit de se constituer en société spirituelle<sup>3</sup>. Par ailleurs, chez l'un et l'autre, l'influence du

---

<sup>3</sup> Cf. Les nombreux passages cités dans cet article. Nous pouvons nous étonner cependant de constater que Lavelle ne veuille pas donner quelques exemples de sociétés spirituelles modèles. Du fait de son inspiration chrétienne, nous pouvons néanmoins penser qu'il fait allusion aux confréries religieuses du christianisme. Mais n'est-il pas également possible qu'il ait été nostalgique des sociétés philosophiques de l'antiquité ?



concurrent, du rival ou de l'ennemi n'est ni souhaitée, ni désirée, ni cultivée. Cette dernière influence s'impose à nous, malgré nous, du fait de notre insertion sociale. Elle serait, d'ailleurs, potentiellement corruptrice. En étant ouvert à l'influence non-amicale, on court le risque, du point de vue de Louis Lavelle, de céder à l'influence négative de l'amour-propre.

Toutefois, la tentation permanente de l'amour-propre est stimulante pour la vie de l'Esprit parce qu'elle maintiendrait constamment en éveil. Par conséquent, les influences des concurrents, des rivaux ou des ennemis participeraient alors, malgré elles, et malgré nous, à notre construction spirituelle. Ces influences constitueraient de la sorte autant d'épreuves de l'amour-propre à surmonter quotidiennement et inlassablement. En somme, avec Lavelle et Epicure, nous pouvons conclure que toute influence n'est pas toujours intrusive et néfaste. L'influence peut aussi être « un rapport symétrique, elle n'est pas primitivement et fondamentalement ce qui aliène ou anéantit l'individu, elle est d'abord ce par quoi la relation à autrui s'établit et ce par quoi l'individu se construit » (S. Laurens, 2014, p. 52) en sagesse.

---

### Références bibliographiques

- BRUN Jean, 1987, *Epicure et les épicuriens*, Paris, P.U.F.
- DELATTRE Daniel & PIGEAUD Jackie (sous la direction de), 2010, *Les Epicuriens*, Paris, Gallimard
- DELEUZE Gilles & GUATTARI Félix, 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Paris, Editions de Minuit
- DUVERNOY Jean-François, 1990, *L'épicurisme et sa tradition antique*, Paris, Editions Bordas
- FOUCAULT Michel, 2001, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Gallimard/Seuil.
- FESTUGIERE Jean-André, 1968, *Epicure et ses dieux*, Paris, P.U.F.
- GRASSET Bernard M.-J., 2007, « Louis Lavelle : la philosophie, chemin de sagesse » in *Laval théologique et philosophique*, 63, 3 (octobre), pp. 495-514.
- HADOT Pierre, 1995, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?* Paris, Gallimard.
- HADOT Pierre, 2002, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel.
- LAURENS Stéphane, 2005, « L'influence, entre science et fantasme », in *Hermès*, 1, n° 41 | pp. 83-90, CNRS Éditions. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2005-1->

[page-83.htm](#).

- LAURENS Stéphane, 2014, « Les relations d'influence et leurs représentations » in *Revue européenne des sciences sociales* 52-2, pp. 43-71. En ligne : <http://journals.openedition.org/ress/2786>.
- LAVELLE Louis, 1951, *Traité des valeurs*, tome I, Paris, P.U.F.
- LAVELLE Louis, 1955, *De l'intimité spirituelle*, Paris, Aubier-Montaigne.
- LAVELLE Louis, 1940, *Le mal et la souffrance*, Paris, Plon.
- LAVELLE Louis, 1993, *La conscience de soi*, Paris, Christian de Bartillat.
- LAVELLE Louis, 2003, *L'erreur de Narcisse*, Paris, Editions de la Table Ronde.
- LAVELLE Louis, 1992, *De l'acte*, Paris, Aubier.
- PERILLIE Jean-Luc, 2005, « Colotès et la béatification épicurienne de l'amitié » in *Les Etudes philosophiques*, 2, n° 73, pp. 229-259
- VAN DER MEEREN Sophie, 2003, *Lettres d'Epicure*, Rosny, Editions Bréal.
- VESPERINI Pierre, 2019, *La philosophie antique. Essai d'histoire*, Editions Fayard.